Document généré le 24 avr. 2024 22:25

Nouveaux Cahiers du socialisme

Charles Gagnon, *À la croisée des siècles*, Montréal, Écosociété, 2015

Philippe Boudreau

Numéro 15, hiver 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/80900ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)
1918-4670 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boudreau, P. (2016). Compte rendu de [Charles Gagnon, *À la croisée des siècles*, Montréal, Écosociété, 2015]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (15), 237–239.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Charles Gagnon, *À la croisée des siècles*, Montréal, Écosociété, 2015

Philippe Boudreau

Charles Gagnon n'avait pas encore tout dit. Même dix ans après sa mort, il continue grâce à la Fondation portant son nom de témoigner de sa trajectoire politique et de ses analyses. Ce dernier opus de l'intellectuel organique d'une certaine gauche radicale, Écosociété tenait à le publier, pour deux raisons principales, qu'on nous communique dans la « présentation de l'éditeur ». D'abord, il s'agit de faire œuvre de transmission, afin d'aider à ce qu'un certain héritage politique puisse se constituer et se pérenniser. Ensuite, de se servir de ce texte comme rampe de lancement pour susciter et alimenter des débats nécessaires entre diverses sensibilités et composantes des forces progressistes québécoises.

L'ouvrage comporte trois sections d'inégale importance et dont le degré de parachèvement peut varier. La première, plus riche, comprend 19 courts chapitres, au ton le plus souvent pamphlétaire. Ce style confère une grande liberté à l'auteur, mais peut parfois conduire à l'éclectisme. Malgré cela, la thèse de l'ouvrage est claire et univoque : « la gauche québécoise n'a pas de programme » (p. 32), elle est affaissée (p. 58) et habitée d'un « sentiment de défaite et d'impuissance » (p. 50), bref, elle « doit sortir de sa torpeur, se reconstituer, reprendre la parole » (p. 25).

Cela est dû, explique Gagnon, à un phénomène ample et soutenu de « désarroi idéologique » (p. 36) qui frappe les progressistes de plein fouet au Québec et ailleurs, depuis les années 1980 (il faut dire ici que l'essentiel de ce livre est rédigé en 1997-1998, alors que de larges segments des mouvements sociaux semblent étouffer sous le bouchardisme péquiste et que l'adhésion au consensus du déficit zéro tient lieu d'horizon pour les acteurs se reconnaissant dans l'offre partisane de l'époque). Gagnon entend remonter aux sources de ce désarroi, pour en montrer les jalons, tant empiriques qu'intellectuels.

Les thèmes et terrains d'intervention abordés étant des plus variés, contentons-nous ici d'en signaler quelques-uns. D'abord, mentionnons la solide critique du rôle politique joué par les centrales syndicales auprès des autres mouvements sociaux (MS) et des secteurs numériquement importants de la société. Gagnon vise juste en ciblant la responsabilité des organisations syndicales dans la faiblesse idéologique du camp progressiste; toutefois, il ne pressent pas le déclin de leur influence dans l'espace des mouvements sociaux, ni n'entrevoit la possibilité que d'autres MS puissent prendre le relais, peu à peu, pour animer les secteurs populaires. C'est pourtant ce qui se produit au tournant du millénaire.

Les deux chapitres offrant un bilan du marxisme-léninisme québécois sont fort intéressants eux aussi. Gagnon montre très bien les limites de cette expérience, tant tactiques que programmatiques. Il reconnaît qu'aux sources du spontanéisme

d'extrême gauche, il y a une rupture entre la jeune génération militante et l'histoire de l'action politique de gauche au sein du mouvement ouvrier des décennies précédentes. Cette rupture expliquerait une certaine forme de naïveté politique chez la jeunesse radicale des années 1960 et 1970. Sur le fond, donc sur l'analyse de classe et la conception du passage d'un mode de production à un autre, la critique du courant marxiste-léniniste (ML) formulée par Gagnon est sans appel :

> Force est de constater que l'analyse du mouvement marxiste-léniniste du développement du capitalisme et sa conception du passage au socialisme n'ont pas résisté à l'épreuve des faits. [...] on peut dire que les analyses marxistes-léninistes ont souvent péché par la surévaluation de la gravité de la crise du capitalisme, tout comme de l'unité et de la force du mouvement ouvrier. Surévaluation qui n'a pas été étrangère à l'adoption du principe du parti d'avant-garde, destiné [...] à conduire les masses à la révolution et au socialisme (p. 147).

On peut dès lors saisir la profondeur de la panne stratégique d'une grande partie des activistes des années 1980. Gagnon poursuit son auscultation du grand désarroi en se penchant sur l'échec magistral des régimes communistes (Chine, URSS, etc.). Il se demande comment il se fait qu'aujourd'hui, toutes les sociétés ayant connu une révolution socialiste « ne trouvent rien de mieux que de revenir [...] au capitalisme » (p. 149). Il y a là un angle mort de la pensée marxiste que plusieurs ML ont tenté de sublimer en invoquant (trop facilement) la faillite de la ligne politique suivie par les dirigeants russes, chinois ou autres. Pour clore ce volet sur le courant ML, notons que la réflexion de Gagnon sur la pratique politique quotidienne d'En lutte ! et du Parti communiste ouvrier (PCO) est certes autocritique, mais très incomplète. L'auteur s'attarde beaucoup à diagnostiquer l'éclosion d'une morale prolétarienne rigoureuse (et déplacée) dans ces organisations, mais sans trop chercher à prendre la mesure des ravages causés par l'intervention des ML dans les organismes des mouvements sociaux.

Sur l'indépendance du Québec, le camarade Charles nous avait habitués aux extrêmes, passant du felquisme dans les années 1960 à l'édification de l'unité de la classe ouvrière pancanadienne dans les décennies suivantes. Vers la fin de sa vie, il propose une réflexion plus équilibrée, à la fois très critique du PQ mais plutôt favorable à la souveraineté. « Il serait parfaitement illusoire, écrit-il, de penser que les tensions issues de l'histoire [...] vont disparaître par le simple fait d'y mettre un peu de bonne volonté » (p. 178). La question nationale reste à l'ordre du jour et la réponse à celle-ci ne viendra pas d'outre-Outaouais : « Plus personne [...] au Canada anglais ne manifeste la moindre volonté de s'attaquer véritablement au problème constitutionnel » (p. 186). Gagnon ajoute, à propos de l'option souverainiste, qu'elle a « considérablement élargi ses appuis depuis 30 ans et [qu'] il n'est pas dit qu'elle ait atteint des limites infranchissables » (p. 187); puis il conclut que « si l'indépendance a un sens, c'est [...] par l'attrait d'un avenir meilleur » (p. 189).

La seconde partie du livre, qui se veut plus théorique, est stimulante mais brève. Gagnon y aborde des thèmes porteurs, comme l'alternative au capitalisme, la révolution, le rôle de l'idéologie, la nature du pouvoir, etc. Sur ces deux derniers éléments, on peut constater à quel point la réflexion de Gagnon a continué de cheminer et de s'enrichir tout au long de sa vie, tout comme au même moment évoluaient aussi – mais ça, Gagnon ne le dit pas – la culture progressiste des mouvements sociaux et leur rapport à l'action politique.

S'il s'était terminé à cet endroit, le livre aurait été d'un intérêt relatif. Surtout que le regard de Gagnon est empreint d'amertume et que sa thèse s'inscrit dans un récit bien précis – aujourd'hui contesté – de l'action politique de gauche, un récit de la déploration, en vertu duquel les années 1980 et 1990 sont à considérer en bloc comme une immense traversée du désert, des décennies perdues, un grand reflux, bref, des années de plomb. L'auteur affiche un certain fétichisme de la gauche radicale organisée (qu'il peine à voir émerger – évidemment); cette fixation sur l'arbre de la gauche politique l'empêche de voir la forêt des mouvements sociaux. La culture de l'action revendicative des MS, de même que leurs préoccupations sectorielles, ne sont pas vues par Gagnon comme porteuses d'un horizon universel pouvant participer lui aussi de la transformation sociale. Est très révélatrice de sa posture l'oblitération du féminisme comme colonne vertébrale du changement social au Québec. Ainsi, Gagnon minimise-t-il le rôle des mouvements sociaux comme laboratoires de l'émancipation; il ne s'intéresse pas au cheminement moléculaire qui s'y est fait jour ces dernières décennies. Il affiche un certain mépris pour leur attachement à l'approfondissement démocratique et à l'éclosion des libertés individuelles, qu'il traite comme des déviations libérales.

Heureusement, les textes de la troisième section viennent sauver la mise, notamment en permettant cette transmission et cette discussion intergénérationnelles tant souhaitées par l'éditeur. Ce sont Jeanne Reynolds (née en 1992) et Jonathan Durand-Folco (né en 1986) qui sont appelés en renfort. À travers ces deux figures de la jeunesse québécoise engagée, c'est le souffle révolutionnaire des carrés rouges qui s'exprime, pour notre plus grand plaisir. La première insiste pour rappeler que c'est d'abord dans la rue, dans les luttes concrètes des mouvements populaires en colère que se forge la dynamique de transformation sociale; Reynolds critique ainsi l'importance exagérée que prend Québec solidaire dans la stratégie générale de la gauche québécoise. Durand-Folco souligne que le développement d'un nouvel éthos contre-hégémonique est une tâche de longue haleine, qui interpelle fortement les progressistes et exigera d'elles et d'eux un patient travail de réflexion. Ces deux derniers textes restaurent la primauté des mouvements sociaux dans le changement politique et social. Tout en inscrivant dans la trame québécoise actuelle certaines des thèses de Gagnon, ils pallient donc quelques-unes des principales lacunes de son manuscrit inachevé.